

Suite du Catalogue :

104. Képis, galons et chiffons, par Richard Cross-Country.  
 105. Mademoiselle de Scudéry, par Hoffmann.  
 106. Hamlet, (Drame), par Shakespeare.  
 107. Croquis militaires, (2<sup>e</sup> série), par J. Vingtrinter.  
 108 et 109. Quentin Durward, t. I et II par Walter Scott.  
 110 et 115. La Fille du grand chef, t. I et II, par Camille de Cendrey.  
 111. Le L-gataire universel, par Regnard.  
 112 et 113. Pêches roses (5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> séries), par Ch. Aubert.  
 114 et 115. Quentin Durward, t. III et IV, par Walter Scott.  
 117. Le Secret des Zippelius, par Jules Lermina.  
 118. Le commandant Savabarder, par R. Cross-Country.  
 119. Mademoiselle de Marsan, par Charles Nodier.  
 120 et 121. Pêches roses (7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> séries), par Ch. Aubert.  
 122 et 125. L'Ange des Frontières, t. I et II, par Camille de Cendrey.  
 123. La Grande Sœur, par Abel Merklein et Fern. Reissier.  
 124. Les Cinq, par A. Guignery.  
 126. L'Espion de la Reine, par Adrien Guignery.  
 127. Fanoche, par Maurice Ordonneau.  
 128. Guillaume Tell, par Schiller.  
 129 et 130. Flèche d'or, t. I et II, par Camille de Cendrey.  
 131. Contes du pays de l'or, (3<sup>e</sup> série) par Bret Harte.  
 132. L'Amante mystérieuse, p. Carita Maurice.  
 133. Contes du Farwest, par Hawthorne.  
 134. Werther, par Goëthe.  
 135. A toute vapeur, par Camille Debans.  
 136 et 137. Romeo et Juliette, t. I et II, par Shakespeare.  
 138. Les Volontaires de Guise, par Adrien Guignery.  
 139 et 140. L'Esion indien, t. I et II, par Camille de Cendrey.  
 141. Le capitaine rouge, par Adrien Guignery.  
 142 et 143. L'Auberge de l'Ours noir, t. I et II, par Camille de Cendrey.  
 144. Aladin, ou la Lampe merveilleuse, (Mille et une nuits, 1<sup>re</sup> série), p. Galland.  
 145. Voyages au coin du feu, par Th. Cahu.  
 146. Aventures des trois Calendriers, (Mille et une nuits, 2<sup>e</sup> série) par Galland.  
 147 et 148. Un homme d'argent, t. I et II, par A. Decourcelle.  
 149. Le Tonnelier de Nuremberg, p. E. T. A. Hoffmann.  
 150. La Médecine des foyers, par le docteur de Bures.  
 151. Contes d'Hégésippe Moreau.  
 152 et 153. La Chasseresse sauvage, t. I et II, p. le capit. Mayne Reid.  
 154. La Fille du Bourreau, par Adolphe Malbinger.  
 155. La Drogue, par Richard Cross-Country.  
 156. Le Fibustier, par Arnold Mahlinger.  
 157. Le Joueur, par Regnard.  
 158 et 159. Dans la prairie, t. I et II, par le Capitaine Mayne-Reid.  
 160 et 161. La Captive des Mohawks, t. I et II, par C. de Cendrey.  
 162. Le Roman de l'Aiglon, par Carolus.



CHAPITRE PREMIER

L'AIGLON

Nous sommes au lendemain de la révolution de Juillet. La dynastie des Bourbons, restaurée à grand-peine par les souverains de la Sainte-Alliance, vient de disparaître, emportée sur les chemins de l'exil, par la colère du peuple.

Transportons-nous, par la pensée, dans le vieux château de Schönbrunn, résidence impériale de la monarchie austro-hongroise.

Dans une chambre haute, d'où l'on domine les terrasses et les jardins du palais, au-dessous de cette plate-forme célèbre de la *Gloriette* d'où, par les temps clairs, l'on aperçoit les clochers de Saint-Etienne, la cathédrale de Vienne, un jeune homme est assis, lisant à la clarté d'une lampe de travail.

La grande horloge du château vient de sonner minuit, la nuit est constellée d'étoiles ; et, par la fenêtre ouverte, on entend distinctement le cri des sentinelles qui se répondent tour à tour, se mettant ainsi en garde contre le sommeil qui pourrait les envahir et les mettre en défaut.

Grand, pâle et mince, à la taille élancée, le jeune homme vient de relever la tête ; il est re-

Envoi franco de chaque volume au choix, par poste... contre 0 fr. 30\*  
 — — 25 volumes — par colis postal. — 5 fr.  
 — — 45 — — — — — 9 fr.  
 — — 90 — — — — — 18 fr.

vêtu de l'uniforme autrichien, et son front, grave et triste, semble renfermer de nobles et d'amères pensées.

D'une main fébrile, il compulse des liasses de parchemins étalés devant lui; et plus il avance dans sa lecture, plus son visage se contracte, plus son front s'obscurcit.

Marengo!... Wagram!... Austerlitz!... murmure-t-il à voix basse; Waterloo!... et sa tête s'incline: une larme brûlante vient d'humecter sa paupière.

Et, à chaque vibration du timbre de l'horloge, il tressaille; comme si son cœur trop à l'étroit dans sa poitrine, allait éclater; comme si, malgré son jeune âge, désillusionné de tout, il évoquait la mort et l'appelait à son secours.

Et la voix des sentinelles vient troubler ses méditations; et monte, mélancolique appel, dans le silence de la nuit.

Marengo, Wagram, Austerlitz: Que viennent faire ici ces grands noms de batailles?

Cet adolescent est trop jeune encore pour avoir assisté, même de loin, à ces immenses tueries où se ruèrent les peuples!

Sa main débile, semble-t-il, aurait peine à soutenir l'épée, dont la poignée, sertie de gemmes précieuses et le fourreau de velours scintillent en un coin de la chambre, accrochée au chevet de sa couche.

Et la lecture se poursuit

Rapidement, les feuillets se succèdent rejetés, au fur et à mesure, sur le tapis de la chambre.

Mais la froideur de la nuit vient interrompre le lecteur; il se lève en chancelant, et nous apparaît en pleine lumière.

Quel est donc cet adolescent qui rêve de batailles et verse des larmes au souvenir de Waterloo?

Un officier autrichien, sans doute, comme son uniforme l'indique?

Un aide de camp? dont la présence en ce château de Schœnbrunn s'explique par le séjour qu'y fait en ce moment l'empereur François II, le chef de la dynastie autrichienne.

Nous pourrions nous tromper!

Ecoutez. . . . .  
Par une belle matinée de l'an 1811, le peuple de Paris, ainsi qu'un fleuve immense, se coulait par les rues et les places.

Sur les visages de cette multitude, on pouvait lire, tout à la fois, de la joie et de l'anxiété.

Aux Tuileries, les médecins assemblés autour de l'impératrice Marie-Louise attendaient sa délivrance.

Et, peu après, la voix de bronze du canon des Invalides annonçait, à la fois à la France et au monde, que le soldat couronné César par la fortune, au lendemain des batailles, avait un héritier.

Celui qu'on appela le Roi de Rome venait de naître.

Son enfance, partagée entre les caresses distraites d'une mère, dont le caractère peu expansif s'aggravait encore des habitudes rigides et compassées d'une étiquette surannée contractées à la cour d'Autriche, et de rares et solennelles entrevues avec l'homme-dieu, qu'il appelait, presque en tremblant, son père, fut celle de tous ceux que la destinée semble appeler à régner un jour sur les peuples.

Puis vinrent les jours noirs, les batailles perdues, l'exil et l'arrière-pensée de n'avoir pu donner l'obole d'un baiser au Prométhée mourant, qu'il n'avait qu'entrevu.

Mais l'implacable destinée devait faire plus encore!

L'Aigle vaincu, blessé par ses liens, cloué, pour ainsi dire, aux arides rochers des solitudes australes, avait vécu ses dernières journées, espérant pour son fils, qu'il ne devait jamais revoir, de hautes destinées.

Comme un oiseau chétif, que le vent de l'orage un soir enlève au nid, et que le laboureur, en rentrant ses moissons, trouve au fond du sillon, et donne à ses enfants, pour servir de jouet, après l'avoir mutilé, l'Aiglon tombé de l'aire, quand l'Aigle en fut parti, vint cacher ses

douleurs et ses aspirations dans ce château de Schœnbrunn, où ses longues journées s'écoulèrent monotones, entre un vieillard, l'empereur François II, son grand-père, et l'ombrageux chancelier d'Autriche, le prince de Metternich.

C'est lui, « l'Aiglon », que nous venons de voir, revêtu de l'uniforme autrichien, parcourant les Bulletins de la Grande Armée, tressaillant au spectacle de ses victoires, et versant une larme au souvenir de Waterloo

## CHAPITRE II

### LES VIOLETTES

Dans la matinée qui suivit cette veillée d'armes, où nous avons vu le fils de Napoléon, auquel son grand-père avait donné le titre de duc de Reichstadt, compulser fiévreusement les Bulletins de la Grande Armée, et regretter, avec des larmes, l'inaction dans laquelle le laissait tristement végéter les méfiances d'une politique astucieuse et tremblante, le prince descendit au jardin et, à travers les terrasses de marbre blanc, au milieu des parterres fleuris, entretenus avec soin par une armée de mercenaires, gagna le parc où s'élevait, près de la grille d'honneur, le le cottage riant qui servait de demeure au chef jardinier.

Dans ce logis modeste, aux abords fleuris, habitait un ancien soldat des guerres impériales, blessé grièvement à Waterloo; l'un des derniers survivants de cette héroïque phalange, qui mourut et ne se rendit pas. Le vieux Silvère y vivait modestement, joignant à sa pension d'ancien sergent des grenadiers de la Garde et au revenu de sa croix de chevalier de la Légion d'honneur, les émoluments de sa place de jardinier chef des jardins de Schœnbrunn.

Enfant trouvé un dimanche des Rameaux par une marchande de fleurs, venue dès la première messe vendre du buis béni à la porte de l'Église Saint-Sulpice, il avait grandi sur le pavé de Paris et, à la mort de sa mère adoptive, sans parents, sans amis, il était parti pour l'armée et avait fait tambour battant son tour d'Europe, recevant de nombreux horions et les rendant avec usure.

L'empereur, qui aimait les braves et se connaissait en hommes, l'avait distingué; et, lorsque le roi de Rome faisait, dans une légère voiture, sa promenade quotidienne sur la terrasse des Tuileries, les courtisans n'étaient pas peu surpris de voir au milieu de l'essaim gracieux des dames d'honneur qui suivaient la voiture du prince impérial, un sergent de grenadier sanglé dans sa tunique, tiré à quatre épingles, et sur la poitrine duquel scintillait l'étoile des braves :

c'était Silvère que la faveur de l'empereur avait attaché à la personne de son fils; et la présence de ce modeste guerrier, au milieu du luxe des uniformes et la grâce des toilettes féminines, semblait reporter sur l'enfant quelque chose de cette tendresse aveugle et passionnée que l'armée tout entière avait vouée au père.

Le culte de cet humble avait même survécu au malheur; et quand les généraux comblés d'honneurs, gorgés de richesses, s'empressèrent à l'envi d'oublier jusqu'au nom de l'homme qui les avaient tirés du néant, pour faire leur cour au pouvoir nouvellement établi, le vieux soldat suivit son jeune maître; et, grâce aux instances de ce dernier, parvint, malgré de nombreuses difficultés, soulevées par la méfiance ombrageuse du prince de Metternich, à être promu aux fonctions de chef jardinier du parc et des parterres du château de Schœnbrunn.

Quand le prince arriva près du léger grillage qui séparait du chemin le petit jardin où Silvère cultivait avec amour de superbes roses, il fut surpris d'apercevoir son vieux serviteur se promenant de long en large dans les allées de son petit domaine, en compagnie d'une ravissante jeune fille, dont les traits, jusqu'alors, lui étaient complètement inconnus.

Brune, svelte, élancée, d'une idéale beauté et d'un maintien respirant la grâce et la modestie, l'inconnue, tout en se promenant, se penchait

vers les roses et semblait en respirer le parfum avec délices.

À la vue du prince, une rougeur subite, qui couvrit ses joues, la para d'un reflet de soleil plus séduisant encore.

— Monseigneur, dit Silvère en découvrant sa tête blanche, Votre Altesse veut-elle me permettre de lui présenter Colette, mon enfant d'adoption, dont les études sont terminées, et qui vient, sur le tard, apporter un peu de gaieté dans ma demeure solitaire. Fille d'un frère d'armes, tombé à mes côtés, je lui tins lieu de père. L'empereur reconnaissant les services d'un brave, la fit entrer à la maison de la Légion d'Honneur. L'élève lui fit honneur, et les dames de Saint-Denis, n'ayant plus rien à lui apprendre, voulurent la marier ; mais son cœur de vingt ans se souvenant du vieux soldat qui, tant de fois, l'avait bercée, apprenant ma tristesse, mon exil volontaire, s'est envolé vers moi, et vient me consoler.

Le prince s'inclina respectueusement devant cette enfant que son dévouement paraît d'une auréole nouvelle.

— Ainsi vous venez de France, mademoiselle, dit-il en soupirant, de France, et de Paris peut-être, de Paris où je suis né ; vous êtes bien heureuse, car vous pourrez un jour y retourner. Humer l'air du pays, entendre son langage sont choses défendues à un pauvre exilé ; et c'est

mon sort à moi. Vous voyez bien ces roses, leur beauté est sœur de la vôtre ; quand je suis arrivé, penchée sur leur calice vous en aspiriez l'arome. Eh bien ! moi, je les hais ; elles sont étrangères. Ici, tout ne m'est rien : les hommes et les choses ; j'en excepte pourtant, ingrat que j'allais être ! ce vieillard dévoué qui, depuis mon berceau, ne m'a jamais quitté.

Le jeune homme se tut, et son visage, qui respirait une profonde mélancolie, devint plus sombre encore.

Colette fit un pas en avant, et, entr'ouvrant pudiquement son corsage, en tira une lettre et une touffe de violettes exhalant encore un doux parfum, quoique déjà fanées.

— Monseigneur, dit-elle en s'inclinant, Votre Altesse impériale veut-elle permettre à son humble servante de lui offrir ces fleurs.

Sur le point de quitter mon pays, ce Paris, dont vous me parliez tout à l'heure, je m'en fus dire adieu aux femmes dévouées qui veillèrent sur mes jeunes ans, et remplacèrent la mère que j'ai trop tôt perdue.

Avant de m'en aller, au moment des adieux, la Grande-Maitresse alla cueillir des fleurs dans les parterres de Saint-Denis ; et n'ignorant rien de mes projets, elle me les remit, y joignant cette lettre et me disant : « C'est pour un exilé ; et quand tu le verras, tu les lui remettras, lui disant de ma part, qu'ici on pense à lui, et que ces fleurs de

France, ainsi que cet écrit, lui apportent les vœux de ceux qui se souviennent et n'ont rien oublié. »

Silvère interrompit brusquement cet entretien; car ses yeux qui, malgré les ans, n'avaient rien perdu de leur acuité, venaient d'apercevoir au loin le prince de Metternich regardant par une fenêtre ouverte sur la façade du château, et semblant n'avoir perdu aucun détail de la scène qui venait de se passer.

### CHAPITRE III

#### METTERNICH

Le vieux Silvère ne s'était pas trompé quand, rompant brusquement l'entretien des deux jeunes gens, il avait, de sa propre autorité, mis fin à des épanchements dangereux tout à la fois pour le prince et pour sa jeune pupille.

Dans cette luxueuse et vaste résidence impériale où des légions de valets circulaient à toute heure du jour et de la nuit, où les fenêtres avaient des yeux et les murs des oreilles, il se savait à peine toléré, espionné à toute heure, car sa tendresse pour le jeune prince n'était ignorée de personne; et du haut de l'échelle jusqu'au bas, du chancelier de l'empire jusqu'au plus infime serviteur, il avait tout à redouter;

à chaque minute, à chaque heure, et le plus innocent de ses actes, malignement ou méchamment interprété, pouvait servir de prétexte à la haine mal déguisée qui l'entourait à se faire jour, et à élever pour toujours une infranchissable barrière entre son dévouement et celui qu'il s'était juré de ne jamais abandonner.

Pauvre Silvère! quel eût été son effroi si, au moment où repassant avec Colette le seuil du cottage après le départ du prince, il eût pu pénétrer avec nous dans le luxueux appartement où le prince de Metternich, assis devant sa table de travail, ayant à ses côtés son secrétaire intime, décachetait rapidement le volumineux courrier qui venait de lui parvenir de toutes les capitales de l'Europe.

Blotti comme une immense araignée au milieu de la toile diplomatique, n'ayant plus rien à désirer, comblé d'honneurs et de richesses, Grand-Croix de tous les ordres de l'Europe, son Excellence Clément-Wenceslas-Népomucène-Lothaire, prince de Metternich-Wineburg, ministre d'état et grand chancelier de la monarchie austro-hongroise, voyait la tranquillité de ses jours et le sommeil de ses nuits troublés à chaque instant: l'ombre de Napoléon lui faisait peur; et, en un mot, l'empêchait de dormir.

Et cependant l'empereur n'était plus.

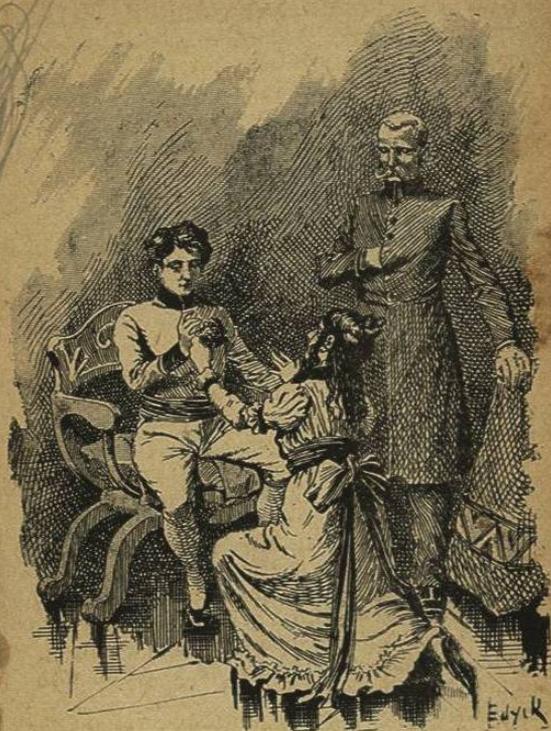
Depuis le 5 mai 1821, l'homme détesté, qu'il avait maudit si souvent, dormait en paix, et pour

toujours, à un millier de lieues de cette Europe que, captive, il avait enchaînée à son char de triomphe, mais n'avait pas su garder.

« Ce jour-là, le chancelier était plus sombre et plus nerveux que d'habitude, n'avait-il pas aperçu tantôt en se mettant par hasard, oh ! par hasard seulement, à la fenêtre de son appartement, le fils de l'homme abhorré causant avec ce grognard mal appris qu'il rencontrait toujours sur son chemin, lui, l'homme qui faisait trembler les rois, lui presque aussi puissant que Dieu, au pouvoir sans limites, ce grognard qui semblait le narguer avec son regard joyal et franc. Lui, le maître auquel rien ne résistait, il en arrivait presque à baisser le regard et à faire un détour dans les allées du parc, quand le hasard le mettait brusquement en présence de ce vieux soldat, qui portait haut son front sillonné de balafres.

« Et puis, quelle était cette jeune fille conversant d'aussi près avec le prince, et lui présentant un objet qu'il avait eu peine à reconnaître d'aussi loin, et un pli cacheté : cela, il en était sûr, une lettre, un placet peut-être... si c'était un placet ? l'attitude suppliante de la jeune fille semblait l'indiquer...

« A moins que ce ne fût une lettre venant de France : on s'agitait là-bas ; la branche cadette n'était pas encore bien affermie sur le trône que lui avait donné l'insurrection.



Ce sont des fleurs de France. (Voir page 14.)

Sans passé qui répondit de ses actes, n'ayant à ses côtés que des dévouements mercenaires, une popularité mesquine et de mauvais aloi, elle avait tout à craindre d'une insurrection militaire que les souvenirs et les regrets des gloires disparues aurait rendue irrésistible.

« Dans cette hypothèse, il y avait tout à craindre et il fallait sans retard aviser. »

S'arrachant à ses tristes et craintives pensées, il se tourna vers son secrétaire qui travaillait à quelques pas de lui.

— Nous ne travaillerons pas davantage aujourd'hui, dit-il en se levant et en repoussant de la main le monceau de lettres qui s'épandait devant lui. Il fait beau temps et je vous donne congé. Tâchez d'en profiter; mais soyez ici demain de bonne heure pour rattraper le temps perdu...

Le jeune homme se leva; et, s'inclinant respectueusement, prit congé et sortit. Quand le bruit de ses pas se fut perdu dans l'éloignement, Metternick revint rapidement à sa table de travail et sonna.

Un laquais parut et se tint immobile devant le prince dans l'attente de ses ordres.

Plongé dans ses réflexions, le diplomate semblait avoir oublié sa présence, quand, relevant la tête, et semblant répondre à la muette interrogation de ce dernier, il lui dit vivement.

— Pierre, le comte Otto de Falkenstein est-il au château?

Si oui, allez à sa recherche, et dites-lui que je le mande ici et le prie de venir à l'instant.

Le valet s'empressa d'accomplir l'ordre qu'il venait de recevoir; et plus sombre que jamais, le chancelier revint s'asseoir devant sa table de travail et se remit à compulsurer les documents nombreux qui s'amoncelaient devant lui.

## CHAPITRE IV

### LA LETTRE

Lorsque Reichstadt eut quitté Silvère et Colette, il regagna ses appartements profondément troublé.

La vue de cette jeune fille tendre et dévouée, qui venait de lui parler d'une façon si touchante de la patrie perdue et regrettée, faisait battre son cœur et y donnait naissance à des sentiments jusqu'à ce jour ignorés.

Il prit la touffe de violettes et la déposa devant lui sur sa table de travail.

La vue de ces fleurs fanées, après un long voyage, de ces fleurs venant de France, le jeta dans une rêverie dont la mélancolie n'était pas exempte de douceur.

Ne venaient-elles pas lui rappeler sa destinée. Sa vie qui commençait à peine avait vu peu de jours sans nuages; et cette vingtième année

que les jeunes gens accueillent, d'ordinaire, la joie au cœur et le sourire aux lèvres, semblait peser à ses épaules comme un fardeau trop lourd à supporter.

Mais des préoccupations d'un ordre plus élevé vinrent changer le cours de ses idées; il pensa à la lettre que Colette venait de lui remettre et qu'il n'avait pas encore décachetée.

Il s'empressa de l'ouvrir; et à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il la porta à ses lèvres et y déposa longuement un pieux baiser.

Il avait reconnu l'écriture de son père, l'empereur Napoléon.

Datée de Sainte-Hélène, la lettre avait été écrite dans les derniers jours de sa vie.

Dans le style bref et concis du soldat, à travers lequel étincelaient par moment des éclairs d'effusion paternelle, le captif, trop fier pour se plaindre de la destinée, développait sous les yeux de son fils attendri le plan d'une restauration impériale.

Avec la sûreté de regard que donne le génie, lisant dans l'avenir comme en un livre ouvert, il suivait pas à pas la dynastie qui l'avait renversé, dans ses actes et dans ses fautes.

En terminant, il adjurait son fils, l'heure venue, de ne pas hésiter à tirer le glaive du fourreau et à revendiquer hautement, les armes à la main, le patrimoine pour la conservation duquel son père avait lutté jusqu'à la fin.

Des amis dévoués, qui ne l'avaient jamais quitté, et en qui il pouvait avoir la plus entière confiance, sauraient, en jugeant l'heure propice, l'avertir et du jour et du lieu, où une prise d'armes, sanctionnée par sa présence, aurait des chances de succès.

Ainsi que Saül sur le chemin de Damas, le jour où la lumière d'En-Haut vint éclairer son âme, le jeune homme tomba à genoux et, dans l'élan de sa foi pour le génie de son père, il jura de se soustraire à l'indigne esclavage dans lequel on l'avait enchaîné, de reconquérir son héritage perdu, et de ne remettre l'épée au fourreau, que le jour où, sortant de Notre-Dame, couronne en tête et sceptre en main, assez fort pour venger les félonies, les trahisons et les injures, il serait assez grand pour faire taire son cœur et pour les pardonner.

Un éphèbe pâle et timide était entré tantôt dans cette chambre; à cette heure, un adolescent, le front haut, la mine altière, allait en sortir, prêt à affronter courageusement l'avenir, à ne rien craindre du lendemain.

## CHAPITRE V

### LE COMTE OTTO

Lorsque Fouché, duc d'Otrante, ancien chef de la police impériale, et, dans les premières an-

nées de la Restauration, chargé par Louis XVIII des mêmes fonctions, eut encouru la disgrâce de son royal maître, il ne se jugea pas en sûreté à Paris, et l'homme qui avait tenu entre ses mains les fils de toutes les conspirations ourdies depuis le Directoire contre les Gouvernements qui se succédèrent à tour de rôle et le gardèrent à leur service, ayant tout à redouter de ses indiscretions, voyant sa carrière publique terminée, se résigna à la retraite; et jetant les yeux sur l'Autriche, résolut de s'y fixer et d'y finir ses jours en paix, à l'abri des vengeances que sa duplicité et le rôle odieux qu'il avait joué toute sa vie avaient amoncelées sur sa tête, et qu'un séjour plus prolongé dans un pays, où les victimes de son arbitraire étaient légion, aurait pu déchaîner.

Craignant de voir finir par un épilogue sanglant une carrière souillée de crimes et d'infamie, il réalisa la fortune qu'il avait acquise en servant ses maîtres et en les trahissant, et vint habiter la ville de Prague où il s'installa, s'efforçant de s'y faire oublier.

Il amenait avec lui une vieille servante et un adolescent qui l'appelait mon tuteur, mais qui, en réalité, était le fruit d'une de ces unions passagères comme il s'en contracta souvent durant ces jours troublés.

L'enfant grandit entre ces deux vieillards; et quand il fallut songer à lui donner des maîtres,

l'ancien conventionnel, le prêtre de l'Oratoire, dont les vœux s'en étaient allés rejoindre dans l'abîme des années bien d'autres promesses aussi promptement oubliées, se couvrant de hautes protections, plaça son pupille chez les Jésuites de Fribourg-en-Brisgau où ils avaient un collège et se consacraient à l'éducation de la jeunesse.

L'élève y fit honneur à ses maîtres; il s'assimila avec facilité les différentes connaissances que des hommes de haute valeur et d'une science éclairée y professaient avec éclat; mais, par contre, le manque de franchise de son caractère lui aliéna en peu de temps l'amitié et l'estime de ses condisciples.

A la mort de son protecteur mystérieux, qui s'éteignit à Trieste dans les premiers jours de 1820, il interrompit brusquement ses études et se trouva entièrement livré à lui-même.

Ne possédant que de modestes ressources, car l'intérêt que Fouché lui portait ne lui avait pas survécu, le cœur ulcéré par le naufrage de ses brillantes espérances, Otto, tel était le nom du jeune homme, essaya de tout et ne réussit à rien; avide de plaisirs et de jouissances, esclave de passions fougueuses, que la médiocrité de son revenu ne lui permettait pas de satisfaire, il descendit peu à peu les degrés qui conduisent au crime et à la honte; et un soir, à la suite d'une querelle de tripot où il avait tué

un homme qui venait de lui enlever adroitement les quelques florins qui lui restaient, il fut mis en état d'arrestation par la police qui semblait le surveiller d'une façon toute particulière.

Une intervention occulte et puissante le sauva ; il disparut pendant quelques années, sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu ; puis, un jour, on le revit à Vienne tenant le haut du pavé, dépensant sans compter, ayant ajouté, on ne sait par la licence de quelle chancellerie, à son nom plébéien d'Otto, le titre de comte de Falkenstein, situation factice, noblesse mensongère...

Un soir, le prince de Metternich, à court de créatures, avait jeté son filet dans les bas-fonds de la société viennoise, et, le hasard aidant, en avait retiré l'homme propre à tout faire, dont il avait besoin.

## CHAPITRE VI

### NOUVELLES DE PARIS

Celui que le prince de Metternich avait fait demander, après avoir donné congé à son secrétaire intime, se serait hâté s'il avait pu deviner avec quelle impatience le chancelier de l'Empire l'attendait.

Tout aguerré qu'il fût à affronter la colère des

grands, il aurait tremblé et aurait fait des réflexions peu rassurantes sur la conséquence que pouvait avoir pour lui le peu d'empressement qu'il semblait mettre à se rendre aux ordres du ministre qui, comme Louis le Grand, avait failli attendre.

Lorsqu'il frappa à la porte du cabinet du prince, celui-ci se promenait de long en large, froissant dans ses mains fébriles une lettre qu'un courrier de Cabinet venait d'apporter au château, et qu'un huissier venait de lui remettre.

Les nouvelles que lui mandait son correspondant, le préfet de police de Paris, n'étaient rien moins que rassurantes ; d'après lui, une conspiration bonapartiste était sur le point d'éclater ayant pour but le rétablissement de l'Empire et le renversement des choses établies ; de nombreux émissaires venaient de franchir la frontière, des rapports de police, datant à peine de quelques heures, signalaient la disparition, simultanée de Paris, de plusieurs généraux de l'Empire, partisans en secret du régime déchu, et qui, sans nul doute, se dirigeaient sur Vienne dans le dessein bien arrêté de voir le prince, de le circonvenir, de l'enlever au besoin, et de se jeter avec lui dans une place frontière, d'où, à la tête de quelques régiments dont le loyalisme envers la monarchie de Juillet n'était rien moins que suspect, s'inspirant du retour de l'île d'Elbe, ils s'avanceraient à marches forcées

sur Paris, soulevant les populations et les troupes sur leur passage.

Le roi Louis-Philippe n'avait, suivant le préfet de police, ajouté de prime abord qu'une médiocre confiance à ces rumeurs qu'il qualifiait de mensongères ; mais, peu à peu, devant la consistance qu'elles prenaient de jour en jour, il venait, dans un Conseil tenu aux Tuileries le jour même, de se concerter avec le Ministre des Affaires étrangères et de rédiger une note diplomatique secrète pour le chancelier de la monarchie austro-hongroise, l'avertissant de ces menées et le priant d'user de toute son influence sur le duc de Reichstadt pour le détourner d'une aventure qui menaçait de révolutionner l'Europe, et, dans tous les cas, ferait couler des flots de sang.

Le préfet ajoutait, en post-scriptum, qu'une femme, plutôt une jeune fille, chargée d'une mission préparatoire auprès du fils de Napoléon, devançait les généraux ; elle devait l'instruire de la tentative projetée, et lui fixer un rendez-vous en dehors du château où l'on arrêterait de concert toutes les mesures à prendre pour mener l'entreprise à ses fins, et rendre au duc de Reichstadt le trône de son père.

## CHAPITRE VII

### L'ESPION

Devant l'attitude énigmatique, et évidemment composée de celui qui le faisait attendre, la colère du chancelier tomba subitement ; le calme du jeune homme le surprit, et, s'attendant à d'importantes révélations, il se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil.

Au bout de quelques instants donnés à la méditation, il releva la tête, et s'adressant au comte Otto :

— Vous avez été bien long à vous rendre à mes ordres, dit-il sévèrement à celui-ci ; vous n'ignorez pas cependant que j'exige de mes subordonnés de tout rang et de toute espèce, ajouta-t-il sardoniquement, une exactitude presque militaire, dont vous m'avez semblé vous départir aujourd'hui. J'ose espérer que je n'aurai pas à vous faire à nouveau semblable reproche.

— Votre Excellence, répartit le jeune homme, non seulement m'excusera du retard que j'ai semblé apporter à l'accomplissement de ses ordres ; mais, au contraire, j'en suis persuadé, connaissant son esprit d'équité, elle me saura gré de cette apparente négligence, quand elle m'aura entendu et se rendra compte des causes qui l'ont provoquée.

— Vous avez donc des choses bien importantes à me mander, dit le comte, en se penchant légèrement du côté de son interlocuteur; mais, avant toutes choses, il me semblerait bon de procéder par ordre et d'une façon méthodique. Prenons, si vous le voulez bien, les choses par le commencement, *ab ovo*, comme disent les anciens et rendez-moi compte de la façon dont vous avez accompli la mission dont je vous avais chargé, car cela est pour moi de la plus grande importance : D'abord, depuis quand de retour?

— Depuis hier soir. Arrivé vers dix heures du soir au château, j'ai dû gagner de suite les appartements qui m'y sont réservés, car à cette heure tardive, au débotté, couvert de poussière après la longue traite que je venais de fournir, deux journées de chevauchée rapide, sans quitter la selle, j'étais peu présentable; et l'étiquette, qui règne ici en souveraine, m'aurait fait un crime de me présenter en cet état devant Votre Excellence. Ce matin, dès la première heure, debout et sous les armes, j'attendais que l'on vint me chercher, quand une circonstance imprévue, la rencontre d'une personne... dont j'étais loin de soupçonner la présence en ce château, et ce qui s'ensuivit;... mais je vois que je m'embrouille,... et m'écarte de mon sujet.

— En effet, répartit le prince; mais reprenez vos esprits : voyons, chaque chose en son

temps; ce que je veux d'abord, c'est un compte rendu de votre voyage à Paris et les nouvelles que vous en rapportez : bonnes ou mauvaises, vous ne m'en devez rien celer et ceci m'intéresse, plus que toute autre chose : allez je vous écoute, qu'avez-vous vu là-bas?

— Des choses surprenantes, que je vais vous conter. Arrivé vers midi, lundi dernier, je me rendis de suite chez notre ambassadeur, que je trouvais chez lui, inquiet, préoccupé, il me mit au courant des nouvelles du jour, des bruits qui circulaient, du complot projeté; il me cita des noms, me dit qu'il avait mis sur pied toutes les forces de police dont il pouvait disposer; mais que les conspirateurs avaient agi jusqu'ici avec tant de prudence, qu'ils avaient dépisté toutes les recherches, mis sur les dents ses plus fins limiers; et que si le hasard, cette providence des policiers, ne venait pas à son aide, il craignait fort de ne rien pouvoir empêcher et d'être pris au dépourvu le jour où il se trouverait impuissant et désarmé devant des faits accomplis, de la plus haute gravité.

Après quelques paroles de banale consolation, je le quittai, me promettant d'agir par moi-même, confiant dans mon étoile, et l'aventure qui m'arriva quelques heures après m'apprit que j'avais eu raison d'agir ainsi et de ne pas désespérer.

Votre Excellence est assez au courant de la

topographie morale de Paris, pour ne pas ignorer que le Palais-Royal en est le cœur.

Le soir, il est bruyant, envahi par une multitude bruyante et mêlée. On s'y donne rendez-vous des cinq parties du monde, c'est un lieu de plaisir où l'orgie bat son plein et le blanc de perle qui s'étale sur les bras des filles de joie qui s'y promènent a plus d'une fois fait tache sur le frac aristocratique des princes, ducs et marquis en partie fine au milieu de la promiscuité de ce lieu de débauche.

Dans l'après-midi, il en est tout autrement, les boutiques sont closes, les filles dorment et se reposent et, dans les jardins, autour des parterres, des enfants jouent, et leurs ébats joyeux jettent comme une note de douce honnêteté dans cet immense palais que le soir en tombant transforme en lupanar.

J'avais beaucoup marché, beaucoup pensé aussi, quand devant moi je vis passer Bertrand et Montholon, en habits de voyage, dont l'un donnait le bras à une jeune fille d'à peu près vingt ans, brune et jolie à ravir. Derrière eux, à vingt pas, venait un Savoyard, chargé d'une valise.

Ce fut un trait de lumière pour moi, le hasard, dont l'ambassadeur d'Autriche me parlait tout à l'heure me souriait. Je tenais un des fils conducteurs du vaste imbroglio devant lequel tant de gens étaient restés perplexes et songeurs

Par la cour des Fontaines, les deux généraux, leur compagne et le Savoyard que je suivais de loin, en marchant à pas comptés, gagnèrent la rue Notre-Dame-des-Victoires et entrèrent dans la cour des Messageries où, après avoir fait une courte station dans le bureau des voitures, ils s'avancèrent vers la diligence de Strasbourg, qui était prête à partir, et dans laquelle trois places de coupé avaient été retenues d'avance pour eux.

Muni d'un passeport diplomatique et d'une forte somme en or, ce fut un jeu pour moi de monter en même temps qu'eux dans la voiture; mais craignant d'être reconnu, je me contentai de la rotonde; et me voilà roulant vers Strasbourg où j'arrivai moulu, mais triomphant, car pendant les loisirs de cette longue route, j'avais eu le temps de réfléchir; et, d'induction en induction, j'en étais arrivé à me rendre un compte exact des projets et du plan de campagne de ceux dont j'entendais, à travers la cloison, la conversation que venait interrompre parfois le rire frais et perlé de la jeune fille, et qui étaient bien loin de soupçonner le terrible et dangereux compagnon de voyage que leur avait donné la fortune.

Mais qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, et combien la Roche Tarpéienne est proche du Capitole.

A Strasbourg, je subis un échec qui aurait pu

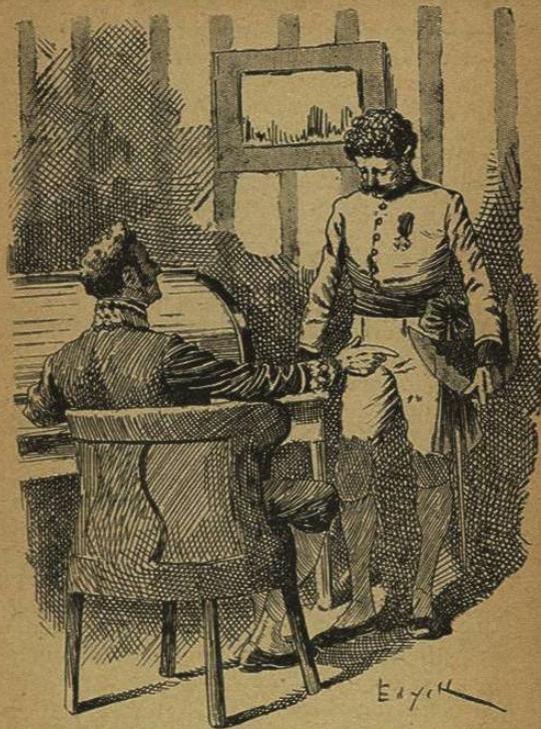
me mettre au désespoir ; s'il a hasard, toujours le hasard, que je bénis et que j'invoque, n'avait réparé, sans que j'eusse rien fait pour cela, la faute que je commis en cette ville.

Votre Excellence m'excusera si mon récit est long ; mais sans vouloir me disculper complètement, je plaide ici ma cause et suis bien aise de soumettre à sa haute appréciation le pour et le contre des choses ; mais je reprends mon récit qui est prêt de finir.

Descendu dans la même hôtellerie que nos conspirateurs, dont j'étais devenu l'ombre ; après ce long voyage, fourbu, moulu, tenant à peine sur mes jambes, j'eus le tort de dormir une heure de trop ; et le lendemain, quand frais et dispos, je descendis dans la salle commune, mes voyageurs n'étaient plus là : partis, disparus, envolés ; dans la cour, un palefrenier lavait une voiture : c'était celle qui venait de les conduire à Kiel ; dès la première heure, ils avaient passé le Rhin.

Je montai à cheval et fis, bride abattue, le reste de la route ; mais sans rien rencontrer, et regagnai Schoenbrunn la mort dans le cœur ; quand, ce matin, sortant prendre l'air dans le jardin, je vis mon inconnue, ma compagne de voyage, sortir lentement des massifs du parc.

Elle n'était pas seule, le duc de Reichstadt semblait l'accompagner ; quand je passai près d'eux, j'entendis la jeune fille lui dire à voix



La Roche Tarpéienne s'appelle ici le Spielberg.  
(Voir page 34)

basse : Aux Camaldules... le 5 mai... à minuit... »

Metternich se leva, l'audience avait pris fin : mais avant de congédier le comte, il lui dit durement.

— Dans toute cette affaire, le hasard a tout fait, comme vous le disiez. D'ici peu, vous aurez à revenir chercher ici de nouvelles instructions.

Pour occuper vos loisirs, promenez-vous, étudiez choses et gens.

Efforcez-vous de gagner la confiance et l'amitié du duc ; il est naïf et bon : ce sera chose facile, et cela entre dans mes desseins ; il ne vous connaît pas, je veillerai à votre présentation.

Surtout, soyez discret, la Roche Tarpéienne, dont vous parliez tantôt, s'appelle ici le Spielberg, et l'on n'en revient pas.

Bonjour ! et laissez-moi, j'ai besoin d'être seul.

## CHAPITRE VIII

### DANS UN BOSQUET

Quand l'espion, faisant son rapport au prince de Metternich, lui avait dit avoir rencontré dans les jardins du château Reichstadt et Collette et surpris les paroles qui mettaient fin à

leur entrevue, il n'avait pas menti, et les résultats de son espionnage, futiles en apparence, n'en devaient pas moins avoir une influence néfaste sur les événements qui vont suivre.

Depuis son entrevue avec la fille adoptive de Silvère, le fils de Napoléon avait ressenti les premières atteintes mystérieuses de ce mal si doux qui s'appelle l'amour.

Son enfance sevrée des féminines tendresses, l'indifférence du milieu dans lequel il vivait dans le présent, les haines mal déguisées de quelques personnes de son entourage, tout semblait avoir concouru à préparer le terrain et à faire germer dans ce cœur de vingt ans des pensées et de vagues désirs qu'il ignorait encore la veille.

Quoiqu'il s'en défendit comme d'une tentation malhonnête, la vue de cette chaste et belle enfant, son dévouement et l'affection sans bornes qu'elle portait à son vieux serviteur, avaient allumé dans l'âme du proscrit une flambée d'amour s'en allant chaque jour grandissant.

Depuis le jour où, tombant à genoux, après avoir lu la lettre de son père mourant, il s'était promis de revendiquer hautement, et les armes à la main, l'héritage de gloire que celui-ci lui avait légué, une transformation complète s'était faite en lui.

L'adolescent timide, irrésolu, avait fait place à un jeune homme au caractère fermement décidé.

Avec une rectitude d'esprit qu'un homme d'âge mûr lui aurait enviée, il avait pesé mûrement les chances de l'aventure dans laquelle il allait s'engager; et, d'un cœur vaillant, en avait accepté toutes les conséquences.

Il était dans ces dispositions quand, après une nuit d'insomnie, il descendit dans le parc pour jouir de la fraîcheur d'une belle matinée de printemps.

Colette, de son côté, rentrée la veille au soir de Vienne, après une absence de quelques heures, voyant Reichstadt, qu'elle épiait de sa fenêtre, malgré l'heure matinale, se diriger vers un bosquet qui, dans le fond du parc, ombrageait un banc de marbre rose où le duc, aimant à s'isoler, venait souvent lire et rêver, descendit doucement sans éveiller Silvère; et, après avoir jeté autour d'elle un rapide regard, craignant d'être suivie, pour le moins espionnée, elle s'empressa de gagner le bosquet où le duc venait d'arriver et de s'asseoir.

La rapidité de sa marche et l'émotion qu'elle ressentait en se rendant ainsi à cette heure matinale à ce qu'un indiscret, passant là, par hasard, eût appelé un rendez-vous, soulevait sa poitrine et faisait battre son cœur à coups précipités.

Il y avait, en effet, de sa part de la légèreté, pour ne pas dire plus, à rejoindre le duc dans ce lieu isolé; mais la fille du soldat, dans son

dévouement aveugle à la cause qu'elle servait, ne s'était pas arrêtée à ces mesquines considérations. Le moment était grave, l'heure était solennelle.

Deux jours avant, un mendiant qui, debout devant la grille du parc, semblait attendre qu'elle lui fit l'aumône, lui adressa en remerciement du florin qu'elle laissa tomber de sa fenêtre dans son feutre crasseux, un signe mystérieux, qu'elle attendait sans doute, car, après une courte explication avec Silvère, elle partit pour Vienne où elle fit un séjour de quelques heures.

Là, dans une entrevue avec les deux généraux, ses compagnons de voyage, il fut décidé qu'elle amènerait le duc à consentir à une rencontre avec les deux conspirateurs, le 5 mai, vers minuit, dans un couvent des Camaldules, situé un peu en retrait de la route de Wagram, et dont les guerres récentes, qui avaient désolé le pays, avaient fait une solitude [au milieu de laquelle, les allées et venues nécessaires aux préparatifs d'un complot, et à son achèvement, passeraient complètement inaperçues.

Quand le duc, levant les yeux, vit Colette qui se dirigeait vers lui, sa surprise fut telle, qu'il laissa tomber le livre dans la lecture duquel il était plongé.

Il reprit néanmoins rapidement son sang-froid; et, s'avançant au-devant d'elle, lui prit

la main d'une façon tout amicale et l'invita à prendre place à ses côtés sur le banc de marbre qu'il avait quitté pour aller à sa rencontre.

— Puis-je savoir, ma chère compatriote, lui dit-il gaiement, à quelle heureuse circonstance je dois attribuer la démarche matinale que vous faites en ce moment. J'espère que rien de fâcheux n'est venu troubler la paix où vous vivez? Silvère n'est pas malade? Je l'aperçus hier se promenant dans son jardin; mais qu'avez-vous donc, votre main tremble: Est-ce que je vous fais peur? D'où vient votre émotion? Calmez-vous et parlez.

— Monseigneur, dit Colette, quand vous en connaîtrez la cause, vous la partagerez.

— Quoi donc, est-ce si grave? Quelqu'un ici vous aurait-il manqué? reprit le duc vivement. Avez-vous donc reçu des nouvelles de France? Un événement inattendu vient-il pour traverser les plans que vous aviez formés? S'agirait-il par hasard... d'un départ?..

— Oui, répondit Colette en se levant, il s'agit d'un départ, Monseigneur, mais non du mien, du vôtre!..

— Moi partir, dit le duc, voyons, expliquez-vous. En vous voyant venir tremblante, bouleversée, j'avais bien auguré qu'il s'agissait de choses graves, car la démarche que vous faites à cette heure matinale a dû bien vous coûter. Vous risquez, en ce moment ce qu'une jeune

filie honnête, comme vous, a de plus cher au monde: sa réputation; et pour qui, pour moi, que vous connaissez à peine; pour moi, qui ne vous suis rien... Combien vous êtes bonne, et que je vous remercie, pour cette preuve d'affection que vous venez de me donner... C'est une chose, hélas! à laquelle je ne suis guère habitué.

— Monseigneur, dit Colette, la fille d'un soldat s'en va droit son chemin, quand le devoir l'appelle, sans reproche et sans crainte. Au moment du départ, ne voyant que le but, quand le but est honnête, elle y va fièrement en dépit des lâches et des sots. Elle sait se garder, car pour toute richesse, elle n'a que l'honneur; et fille du drapeau, élevée dans ses plis, elle a, pour ce blason, la farouche pudeur qu'à défendre le sien apporte la noblesse!..

Rempli d'admiration et de respect, le prince resta muet devant cette belle jeune fille, vivante incarnation de la patrie perdue. Puis, relevant la tête:

— Et ce départ, Colette, vous l'avez oublié?

— Non, Monseigneur, reprit-elle; mais, avant d'en parler, je tenais à faire passer dans votre âme le souffle ardent dont la mienne est brûlée. Quand j'étais tout enfant, ma mère, aux soirs d'hiver, sous la lampe allumée, m'a souvent lu l'histoire de Jeanne la bergère, qui vint de Domrémy, envoyée par le ciel, pour rétablir le roi et chasser les Anglais. Dieu! que j'aurais voulu

être cette héroïne ; tenir en main l'épée, batailler et pourfendre les ennemis de France ; et, au jour du triomphe, être aux côtés du roi ; et Dieu m'a exaucée ; car, si vous le voulez bien, dans deux jours nous partons ; les généraux, fidèles au souvenir de votre père, nous attendent près d'ici. Je veux être la première à saluer l'empereur.

Et, joignant l'action à la parole, Colette s'empara de la main du duc et la porta respectueusement à ses lèvres.

Reichstadt s'empessa de la relever ; puis, brisé par les émotions de la scène qui venait de se passer, jugeant l'heure trop avancée pour demeurer plus longtemps dans le bosquet, il lui offrit le bras ; et, prenant congé d'elle, lui demanda le lieu et l'heure du rendez-vous.

C'est alors que l'espion, rôdant dans le jardin, les frôla et entendit :

« Le 5 mai, aux Camaldules... »

## CHAPITRE X

### PENDANT LE BAL

Par les immenses baies, resplendissantes de clarté, la façade du château de Schœnbrunn étincelle.

Des massifs du parc et des terrasses du jardin, baignés dans la pâle lueur d'une nuit prin-

tanère, l'on entend les accords de l'orchestre exécutant des redowas et des polonaises.

Dans les salons du rez-de-chaussée, debout, à côté de son grand-père l'empereur François II, le duc de Reichstadt, très entouré, fait les honneurs du bal et reçoit les invités.

Sous la lumière des lustres et des girandoles, les couples évoluent, et les uniformes de toutes nuances, constellés de broderie d'or et d'argent, jettent leurs notes fulgurantes au milieu des blanches épaules et des rivières de diamants.

Près d'une porte-fenêtre, à l'écart de la foule, le prince de Metternich et Otto de Falkenstein, son âme damnée, causent à voix basse ; et quand, sonnait minuit, l'horloge du château annonce l'heure du souper, que danseurs et danseuses, précédés de l'empereur donnant le bras à une archiduchesse, s'acheminent lentement vers l'immense salle à manger, dont les laquais viennent d'entr'ouvrir les portes ; ils s'échappent discrètement et se dirigent vers l'aile droite du palais.

C'est là, tout en haut, sous la plate-forme de la *Gloriette*, que se trouvent les appartements du duc de Reichstadt.

Les galeries et les escaliers sont déserts et tout semble favoriser l'expédition nocturne de ce prince de l'empire austro-hongrois qui, dans la compagnie d'un noble d'aventure, demi-bravo,